Zeitschrift: Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne

Herausgeber: Université de Lausanne, Faculté des lettres

Band: 10 (1977)

Heft: 1

Artikel: Trois lettres d'Apollon Grigoriev

Autor: Grigoriev, Apollon

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-870950

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 14.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

TROIS LETTRES D'APOLLON GRIGORIEV

Le 21 mars/2 avril 1845, Gogol écrit à sa grande amie Mme Smirnova, pour lui annoncer l'abandon, au moins momentané, de la deuxième partie des *Ames mortes*, et la préparation d'un nouvel ouvrage qui sera « de petit volume, au titre peu tapageur [...], mais nécessaire pour beaucoup de gens... » [1]. Cet ouvrage, qui s'appellera par la suite *Passages choisis de ma Correspondance avec mes amis*, sortira de presse le 31 décembre 1846, et produira à lui seul, comme dira J. Johannet, « presque autant de tapage que les autres livres de Gogol mis ensemble » [2]. Ce n'est guère exagéré. Les *Passages choisis* soulèvent, en effet, un tollé général. Il est vrai qu'une poignée d'anciens détracteurs salueront le retour de l'auteur à de « saines idées »; que quelques proches continueront d'exprimer leur admiration — tel Pletniov, pour qui « c'est le vrai commencement de la littérature russe » (!) [3] ; telle Mme Smirnova, qui dira : « Tout ce que vous avez écrit jusqu'à présent [...] a pâli à mes yeux lorsque je l'ai lu » [4]. Mais d'une manière générale, c'est la stupéfaction et le désarroi jusque, et surtout, chez les amis de Gogol de toute tendance, depuis le conservateur Aksakov père (« Tout le livre est imprégné de servilité et d'un effrayant orgueil masqué en humilité » [5]) jusqu'au radical Biélinski, qui se plaindra dans le *Contemporain*: « Il enseigne, édifie, conseille, stigmatise, vitupère, pardonne [...] Il se prend lui-même pour une sorte de *curé de village* *, voire de pape de son petit monde catholique. » [6] D'anciens admirateurs de Gogol n'hésiteront pas à le baptiser « Tartuffe Vassiliévitch » ; et même ceux, comme Tchaadaev, qui prennent la défense de l'homme, victime, selon eux, du véritable culte pratiqué si longtemps par ses amis slavophiles, ne ménagent pas leurs critiques à l'égard de l'œuvre [7].

Mais la critique à la fois la plus violente, la plus retentissante et la plus dure à supporter reste celle de Biélinski, à qui Gogol écrira vers le 8/20 juin 1847 : « J'ai lu avec chagrin votre article du *Contemporain* [...]. Je n'ai voulu en aucun passage de mon livre vous faire de la peine. [...] Vous avez regardé mon livre avec les yeux

---

* En français dans le texte.

d'un homme en colère, c'est pourquoi vous avez tout pris en mauvaise part. [...] Ecrivez les critiques les plus dures, choisissez les mots les plus propres à humilier un homme, contribuez à me ridiculiser aux yeux de vos lecteurs, sans ménager les cordes les plus sensibles d'un cœur peut-être encore plus tendre, — tout cela je le supporterai, encore que non sans douleur. Mais il m'est dur, très dur, je vous le dis sincèrement, de voir même un méchant nourrir du ressentiment personnel contre moi, et vous, je vous croyais un homme bon. » [8]

La réponse de Biélinski sera la fameuse lettre de Salzbrunn (il s'y trouve en traitement et mourra tuberculeux un an plus tard), dont voici quelques extraits essentiels :

« Je vous ai aimé avec toute la passion d'un homme profondément attaché à sa patrie, pour celui qui en fut l'espérance, l'honneur, la gloire, un des grands guides sur la voie de la connaissance, de l'évolution, du progrès. [...] Je ne saurais vous donner la moindre idée, ni de l'indignation que votre livre a suscitée dans tous les cœurs généreux, ni des hurlements de joie farouche poussés par vos ennemis lors de sa parution. [...] Vous ne connaissez profondément la Russie que comme artiste, et non comme penseur, rôle que vous vous êtes si malencontreusement arrogé. [...] La Russie [...] n'a pas besoin de sermons (elle en a assez entendu !) ni de prières (elle en a assez seriné !), mais de l'éveil dans son peuple du sentiment de la dignité humaine, perdu depuis tant de siècles dans la fange et le fumier. [...] Les problèmes nationaux les plus brûlants, les plus actuels pour la Russie, c'est l'abolition du servage, la suppression des châtiments corporels, la stricte exécution au moins des lois qui y existent. [...] Quelques-uns se sont arrêtés un moment à l'idée que votre livre serait le produit d'un dérangement mental proche de la pure et simple folie. Mais [...] il y transparaît une pensée bien délibérée, et les hymnes aux puissances du jour arrangent fort bien la position terrestre du pieux auteur [9]. [...] On peut prier partout, et ceux-là seuls vont à Jérusalem chercher le Christ qui ne l'ont jamais porté dans leur cœur, ou qui l'ont perdu. [...] L'humilité que vous prêchez, d'abord n'est pas nouvelle, et ensuite respire à la fois un effrayant orgueil et un ignominieux abaissement de votre propre dignité humaine. [...] Ce n'est pas la vérité de la doctrine chrétienne, c'est une peur maladive de la mort, du diable et de l'enfer qui se dégage de votre livre. » [10]

Il y avait là de quoi bouleverser des esprits moins sensibles que Gogol qui, devant ce véritable acte d'accusation accablant et blessant, ne perd pas pour autant son sens de l'équité. « Sa lettre (est)

sincère, dira-t-il de Biélinski à son ami, le comte A. P. Tolstoï, [...] mais il ne voit qu'un aspect des choses, et ne peut même pas penser *avec indifférence* qu'il existe ou puisse exister un autre aspect des mêmes choses. » [11] Mais en fait, et ceci indépendamment de Biélinski, la désapprobation est quasi générale, et Gogol le sait le tout premier, lui qui, dans la lettre précitée, s'était déjà posé la question : « Comment se fait-il que tous sans exception se sont fâchés contre moi en Russie ? [...] Orientaux, occidentaux, neutres, tous sont indignés. » [12]

Par la suite, il est vrai, le temps aidant, la situation va quelque peu évoluer. En 1861 paraîtront les *Trois Lettres à Gogol* de l'archimandrite Théodore Boukharev, l'un des rares ecclésiastiques russes, dira Zenkovsky, à avoir bien compris les idées fondamentales de Gogol [13]. En 1906, Léon Tolstoï écrira son article sur Pascal, dont il dit qu'il croit l'avoir compris à travers Gogol, et où il compare le destin de ce dernier et des *Passages choisis* à celui de Pascal et des *Pensées* [14]. Trois ans plus tard, à l'occasion du centenaire de la naissance de Gogol, Tolstoï lui consacrera un article dans lequel il examine, avec une lucidité et une objectivité rares, les aspects positifs et négatifs des *Passages choisis*, « que Biélinski fut loin d'apprécier à sa juste valeur et où la masse de bon grain côtoie la pire ivraie, scandaleuse pour son temps » [15]. Après Tolstoï, ce sera le tour d'Alexandre Blok, grand admirateur de Gogol, de prendre sa défense et celle des *Passages choisis* si méprisés, si mal compris. Mais Blok le fera, pour ainsi dire, par le biais d'Apollon Grigoriev (1822-1864), poète profondément original, auteur d'une « autobiographie culturelle » remarquable (dont Mirsky dira que seul *Passé et Méditations* de Herzen l'égale par sa puissance d'intuition historique [16]), et surtout critique et penseur doté d'une perspicacité géniale, qui fait qu'il a été effectivement *le seul à l'époque* (comme Blok l'a bien relevé) à avoir compris quels « intérêts spirituels redoutables » formaient le contenu du livre de Gogol.

Tout comme Tolstoï, Blok voyait clairement que ce livre était composé de deux parties tout à fait inégales, « l'une — petite (en mineur) : autocratie, maladie. L'autre — grandiose : vérité, humanité, extase, Russie. Biélinski (dit Blok) n'a remarqué que la maladie ; et 'tous' ont entendu et cru Biélinski. 'Tous' sauf un : le jeune Apollon Grigoriev [...] (qui) a écrit à Gogol à ce sujet en 1848. [...] Puisque nous publions la lettre de Biélinski à Gogol sous forme de brochure, il ne serait pas mauvais de publier de la même façon les lettres de Grigoriev à Gogol. En fait, elles n'ont pas moins de sève que la lettre de Biélinski. Jusqu'à ce que cela soit fait, et aussi longtemps que la lumière de Grigoriev sera tenue sous le boisseau,

tandis que Biélinski est sur les lèvres de 'tous', je ne pourrai pas rendre justice à Biélinski, je ne peux pas lui pardonner son péché involontaire [...] Je ne peux que crier : « Honte à toi, Biélinski ! » — Cela n'est pas une exagération. Que Biélinski ait été grand et perspicace en beaucoup de choses, je ne le nie pas ; mais, en commettant son grand péché contre Gogol, il a donné, lui peut-être plus que tout autre, le coup qui a envoyé l'intelligentsia russe rouler jusqu'au bas de l'échelle des schismes et des tensions de l'occidentalisme russe, se cognant douloureusement la tête sur chaque échelon, et plus douloureusement encore sur le dernier, la Révolution russe de 1917-1918. — Ouvrez Gogol, conclut Blok, — le nouveau Gogol, non pas celui qui a été réduit par Biélinski. Lisez son ouvrage sans œillères 'occidentalistes', et vous comprendrez beaucoup de choses sous une lumière nouvelle. Et puis, avec votre Gogol, ouvrez aussi celui qui l'a vénéré et interprété, Apollon Grigoriev, et vous serez enfin convaincus qu'il est grand temps que nous cessions de négliger une tournure d'esprit russe tout à fait originale, une tournure d'esprit qui nous ouvre de nouveaux horizons. Il est à l'occasion obscur et confus ; mais au-delà de l'obscurité et de la confusion, si vous prenez le temps de regarder de plus près, vous découvrirez une méthode, une manière nouvelle d'aborder la vie humaine. » [17]

L'appel de Blok, hélas, a retenti comme une voix dans le désert. Presque soixante ans plus tard, on constate que les lettres de Grigoriev à Gogol ne sont toujours pas publiées sous forme de brochure et, d'une manière générale, sa lumière reste encore « tenue sous le boisseau, tandis que Biélinski est sur les lèvres de 'tous' ». C'est donc dans la double intention — présenter au lecteur français cette « tournure d'esprit russe tout à fait originale » (et pratiquement inconnue encore de nos jours) et, par là, ouvrir la voie à une réestimation du livre de Gogol (réestimation que Blok comptait parmi les tâches les plus urgentes qui attendaient le chercheur dans le domaine de la pensée russe [18]) — que nous publions ici, dans leur forme intégrale et pour la première fois, à notre connaissance, en traduction française, les trois lettres que Grigoriev a adressées à Gogol vers la fin de l'année 1848, quelques mois seulement après la mort de Biélinski.

Robin KEMBALL.

NOTES

L'édition la plus complète des œuvres de Gogol est celle de l'Académie des Sciences de l'URSS à Moscou en 14 volumes (*N. V. Gogol' : Polnoe sobranie sočinenij,* Moskva, 1937-1952). Les tomes 10 à 14 contiennent les lettres (au nombre de 1338), le tome 8 les *Passages choisis,* ainsi que la lettre de Biélinski dont il est beaucoup question ici. — Il existe une excellente édition critique française des *Œuvres complètes* (sans les lettres, mais avec les *Passages choisis*) dans la Bibliothèque de la Pléiade (Gallimard 1966). Sauf avis contraire, ce sont les textes de cette édition, légèrement modifiés par endroits, que nous citons ici, et auxquels nous renvoyons le lecteur.

[1] Cité dans *Œuvres complètes* de Gogol de l'édition Pléiade (titre abrégé : *OCP*), p. XC.

[2] Voir *OCP*, p. 1483.

[3] Lettre à Gogol du 1er janvier 1847. *OCP,* p. XCVIII.

[4] Lettre à Gogol du 11 janvier 1847. *OCP*, p. XCVIII.

[5] Lettre à son fils Ivan. *OCP,* p. XCVIII.

[6] Dans *Sovremennik* (*Le Contemporain*), No 2, février 1847. Cité dans *OCP,* p. XCIX.

[7] Lettre de Tchaadaev au Prince P. A. Viazemski du 29 avril 1847. Dans *Sočinenija i pis'ma P. Ja. Čaadaeva* pod red. M. Geršenzona, Moskva, 1913, t. I, pp. 280-281.

[8] Cité dans *OCP,* pp. CII-CIII.

[9] Ici Biélinski fait allusion aux bruits qui couraient à Saint Pétersbourg, selon lesquels Gogol aurait écrit son livre dans le dessein d'être nommé précepteur de l'héritier du trône, le futur Alexandre II.

[10] Lettre du 3/15 juillet 1847. Pour le texte complet, voir *N. V. Gogol' : Polnoe sobranie sočinenij,* t. 8, pp. 500-510. De longs extraits en français dans *OCP,* pp. CIII-CIV.

[11] Lettre d'Ostende, env. 2/14 août 1847. Cité dans *OCP,* p. CIV.

[12] Voir *OCP,* p. CII.

[13] Voir B. Zenkovsky, *Histoire de la philosophie russe,* t. I, 6e éd., Gallimard 1953, p. 195, note 2. Sur Boukharev même, *ibid.,* pp. 350-355.

[14] Dans l'article « Paskal' ». Dans *Sočinenija grafa L. N. Tolstogo,* Moskva, 1911, t. XI, pp. 567-575.

[15] Pour l'article (« O Gogole »), avec les appréciations chiffrées données par Tolstoï aux différents chapitres des *Passages choisis, ibid.,* t. XIX, pp. 745-748. Pour la citation, voir S. P. Spiro, *Besědy s L. N. Tolstym,* Moskva, 1911, p. 13 (cité dans : *L. N. Tolstoj : Sobranie sočinenij v dvadcati tomach,* Moskva, 1965, t. 20, p. 532, note 63).

[16] Voir D. S. Mirsky, *Histoire de la littérature russe* (Fayard 1969), p. 246.

[17] Voir l'article « Čto nado zapomnit' ob Apollone Grigor'eve » (« Ce qu'il faut se rappeler au sujet d'Apollon Grigoriev »), printemps 1918. Dans : *Aleksandr Blok : Sobranie sočinenij v vos'mi tomach,* Moskva-Leningrad, 1960-1963, t. 6, pp. 26-28.

[18] Voir l'article « O spiske russkich avtorov » (« Concernant une liste d'auteurs russes »), décembre 1919, *ibid.,* pp. 139-140.

Apollon Grigoriev à Nikolaï Vassilievitch Gogol [1]

Moscou, après le 14 octobre 1848

Pardonnez-moi de soulever un problème déjà vieux (de nos jours toute nouveauté vieillit avec une rapidité incroyable), mais qu'on est bien loin toutefois d'avoir résolu, celui de votre livre, qui a causé tant de tumulte, vous a valu tant de calomnies, et, hélas, tant de viles louanges de la part de vos anciens détracteurs. Hormis quelques rares avis pertinents (celui de Chevyriov par exemple [2]), tout ce qu'on a pu écrire à propos de votre *Correspondance avec mes amis* se distingue par une incompréhension invraisemblable, une stupéfiante indifférence face aux *redoutables* intérêts spirituels qui en constituent la substance, ou encore par une opposition sincère mais frénétique [3]. Rien d'étonnant à ce que je qualifie cette opposition de sincère : je veux parler du défunt Biélinski et des lettres (non publiées) qu'il vous a adressées. Cet homme avait une conscience certes bornée, mais très profonde de votre importance pour la littérature, il vous aimait d'une adoration d'enfant. Mettez-vous à sa place : voilà un homme qui souffrait de réels tourments moraux, qui était obsédé par certaines idées et rêvait d'élucider à leur lumière le sens de (votre) génie. Soudain, son rêve vole en éclats ; l'objet de son adoration lui est apparu sous un tout autre jour, son soutien le plus sûr se dérobe. « Ne jugez point et vous ne serez point jugés » : plaignez cette pauvre âme qui languit dans la souffrance, les ténèbres et l'affliction, une âme noble, quand bien même égarée. Je ne vous dirai pas : pardonnez-lui, car qu'est-ce que l'homme pour pouvoir pardonner ? L'indignation, la fureur et la déception qu'exhale sa lettre ne proviennent pas d'une source impure ; pécher, c'est enfreindre la loi, non s'y fourvoyer. Paix à la mémoire d'un frère qui a souffert, que la parole de paix et d'amour s'élève sur ses pauvres restes ! Je n'ai jamais nourri de sympathie à son égard, mais je ne me permettrai pas de le noircir pour les diatribes qu'il vous a adressées dans sa lettre et auxquelles vous-même, je crois le savoir, avez répondu en termes de paix, d'amour et d'humilité.

C'est un sentiment tout différent qui animait vos autres adversaires, excepté quelques-uns bien sûr. Là, c'était l'exaspération d'un égocentrisme mesquin, c'était l'indignation face à une voix courageuse qui s'élevait dans le désert, qui avait osé aborder sérieusement le sens de l'existence. C'était une colère dirigée non contre vous, mais contre la vérité divine elle-même, *que le monde ne peut recevoir.* Votre ouvrage n'était ici qu'un prétexte. Et ce livre s'est fait de même

scandale pour les Juifs, folie pour les Grecs, les Juifs, les scribes et les pharisiens étant tous ces vieux bigots hypocrites qui pêchent en eau trouble sous le couvert des paroles sacrées et les Grecs, nos ridicules Occidentalistes, nos novateurs impénitents. Le livre s'est fait scandale paré des louanges de Boulgarine et compagnie [4] ; ceux qui l'ont présenté comme insensé ne voulaient pas voir à quel point sa noble sincérité était éloignée de cette servilité sordide qu'on veut faire passer pour l'amour de la patrie ou autre.

Celui qui a l'honneur de vous écrire ces lignes a entrepris la lecture de votre livre alors qu'il se trouvait lui-même dans une situation morale difficile, bien plus, il l'a fait avec des préjugés envers vous. Deux sentiments troubles l'agitaient au départ : une admiration consciente et profonde pour le créateur des *Ames mortes* et, parallèlement, une sorte d'indignation involontaire, d'origine extérieure du reste plutôt qu'intérieure. La première impression n'a pas tardé à faire place à un cheminement intérieur, à un processus pénible et douloureux, au cours duquel beaucoup de son amour-propre a peut-être été sacrifié : il est dur de se séparer des soutiens tout illusoires, mais néanmoins fascinants, auxquels nous tous, enfants d'une époque inquiète, nous nous accrochons comme à une planche de salut. Vous savez certainement vous-même combien c'est difficile. Mais je crois que qui a été un vrai sceptique, et pas seulement pour les apparences, celui-là ne s'arrêtera devant aucun précipice. Douter, douter vraiment de tout, même du doute, voilà où me semble résider le germe de la foi dans le scepticisme : car pour se mettre en doute soi-même, il faut bien croire en quelque chose qui nous dépasse. Perspicace encore que superficiel, Iskander [5] a comparé l'étape ultime de la pensée au dernier pas du joueur qui mise sa propre personne. Il en va peut-être bien ainsi, sauf que ce pas est loin d'être le dernier, comme l'imagine Iskander. La pensée de notre temps ne se sacrifie pas elle-même, elle sacrifie son passé ; sans quoi elle serait une pensée chrétienne, car le christianisme est l'alpha et l'oméga de la conception du monde... Mais je me suis écarté de mon propre cheminement intérieur, non que je lui accorde la moindre importance : je ne vous l'expose que pour éclairer mes lettres. Je vous le répète, votre livre a été l'occasion d'une réflexion abondante et laborieuse, et pas pour moi seul, assurément ; peut-être y étais-je personnellement préparé par mes propres dispositions morales. Je ne vous cacherai pas non plus que, malgré l'indignation où m'avaient plongé les rumeurs concernant votre ouvrage, ce qui m'attirait irrésistiblement vers lui était précisément qu'il avait manqué rendre furieux tout le monde, y compris des gens, tel Pavlov, apparemment d'accord avec vous sur les principes [6] ; c'était la conviction que seule est vérité ce que reconnaît une minorité, quelques-uns, un seul peut-être ; que la vérité est toujours persécutée, qu'elle se trouve toujours du côté du persécuté. Le résultat de tout cela fut mon article sur votre livre dans la *Feuille*

municipale de Moscou[7]. Vous y avez réagi favorablement, dit-on. Je vous en sais gré, mais c'était un article inabouti, timoré, qui n'exprimait quasiment rien ; je n'en retiens que l'idée de base et la bonne foi de la démarche. Peut-être nombre de ceux que j'aimais se sont-ils détournés de moi à cause de cet article ; peut-être d'autres l'ont-ils interprété comme l'expression d'une complaisance voulue vis-à-vis des dogmes officiels, qu'importe ! Grâce à lui, je me suis réconcilié avec moi-même pour toute mon activité littéraire antérieure. C'était le premier pas vers l'accomplissement du principe selon lequel *il faut user avec honneur de la parole.* Mais je vous le répète, il n'y avait rien dans cet article ; tout y était éludé ou exprimé sans clarté ni précision. Chevyriov a eu raison de le qualifier de *désir de compatir avec Gogol.* Un seul élément y était bien défini : le second paragraphe, l'analyse sommaire des créations d'un grand poète.

Longtemps j'ai entretenu l'idée d'écrire un ouvrage entier à propos de votre livre ; mais j'ai été arrêté par la pensée que ce commentaire n'y ajouterait rien, que toujours il conserverait à un degré ou à un autre les traces de mon état malheureux, qu'il ne m'appartenait pas de résoudre tant de questions ardues et qu'il serait bien prétentieux de ne poser de mon côté que des questions. De plus, bien des choses m'ont touché au vif dans ce livre, et en particulier ces mots : « Il nous faut tous à présent réfléchir au moyen de faire le bien chacun à sa place... Ce n'est pas en vain que Dieu a assigné à chacun la place qu'il occupe maintenant. » Je ne me crois pas appelé à outrepasser les limites de la modeste sphère d'activité où je suis enfermé ; mais j'aimerais m'entretenir avec vous de bien des sujets et de nombreuses questions que m'a suggérés votre livre. Le résultat en sera bénéfique, pour moi si ce n'est pour vous. Bien entendu, ces lettres ne sont pas destinées à la publication, tout au moins pas sous la forme rudimentaire dans laquelle elles vous seront écrites.

A. G., qui a l'honneur d'être l'admirateur de votre génie.

---

[1] Notre version suit le texte donné dans le livre *Apollon Aleksandrovič Grigor'ev : Materialy dlja biografii,* pod red. Vlad. Knjažnina, Petrograd, 1917, pp. 110-119.

[2] Chevyriov, Stepan Petrovitch (1806-1864). Grand ami de Gogol, poète, critique et publiciste, Chevyriov fut professeur de littérature russe à l'Université de Moscou et (à partir de 1841) co-rédacteur, avec l'historien M. P. Pogodine (1800-1875), de l'influente revue conservatrice *Le Moscovite* (*Moskvitjanin*).

[3] Allusion probable à l'épithète dont la critique qualifiait souvent Vissarion Grigorievitch Biélinski (1811-1848) : « Vissarion le frénétique » (*Neistovyj Vissarion*).

[4] Boulgarine, Thadée Benediktovitch (1789-1859). Critique et romancier d'origine polonaise, ancien libéral, Boulgarine formait, avec son compatriote O. I. Senkovski et N. I. Gretch, le « triumvirat » de Pétersbourg, célèbre pour son rôle de

« gendarme » des lettres russes. Co-rédacteur, avec Gretch, du journal *L'Abeille du Nord* (*Sěvernaja pčela*), acquis au régime « officiel », Boulgarine fut la cible d'épigrammes mordants de la part de Pouchkine.

[5] Iskander (Iscander) — nom de plume d'Alexandre Ivanovitch Herzen (1812-1870), auteur *inter alia* du roman *A qui la faute ?* (1847) dont il est question dans la lettre suivante.

[6] Pavlov, Nikolaï Filippovitch (1803-1864). Ecrivain russe très populaire dans les années 1830, grâce surtout à la sensation créée par ses *Trois Contes* (1835), avec leur ton de vive protestation sociale. Pavlov est connu aussi comme le mari peu honorable de la poétesse Caroline Pavlova (1807-1893) qu'il épousa (1837) pour son argent, comme il l'avoua à B. N. Tchitchérine, qui le rapporte dans ses célèbres *Mémoires*. En 1847, Pavlov avait écrit des lettres à Gogol dans lesquelles il critiquait les *Passages choisis*.

[7] L'article de Grigoriev parut dans *Moskovskij gorodskoj listok*, 1847, N° 56, pp. 62-64. Dans son article « Apollon Grigoriev — critique littéraire » (dans *Apollon Grigor'ev : Literaturnaja kritika*, Moskva, 1967), le critique soviétique B. F. Egorov souligne (p. 6) que l'article de Grigoriev « se distingue radicalement du ton de la célèbre lettre de Biélinski ». C'est le moins que l'on puisse dire !

Moscou, le 17 novembre 1848

On vous a reproché tout particulièrement votre avant-propos. Car en littérature, laquelle a perdu tout sens profond, un tel acte de foi devait provoquer la stupéfaction. En tentant de le rendre dérisoire ou même vil, on ne cherchait qu'à se débarrasser d'une question ardue et intolérable. Cette question, la voici : « L'homme en général, et l'individu soucieux des questions spirituelles en particulier, est-il lié, et dans quelle mesure l'est-il, par la responsabilité de tous ses actes ? » Comme par un fait exprès, un second livre a paru presque en même temps que le vôtre, et qui a causé un tumulte exceptionnel... du moins dans sa paroisse, un ouvrage réellement brillant, habile, résolument paradoxal, à certains égards *une profession de foi* *. Je veux parler de *A qui la faute ?* [1]. Le romancier y a exprimé en images, ou, pour mieux dire, en visions, ce que le penseur avait exprimé auparavant en paradoxes, soit l'idée fondamentale que ce n'est pas nous qui sommes coupables, mais bien le mensonge qui nous tient dans ses rets depuis la prime enfance. Que d'intelligence gaspillée à nier le principe supérieur de l'activité humaine, la liberté et la responsabilité qui lui est liée ; que de fureur dispensée pour rien, que d'affliction, égoïste et non charitable, d'affliction non pour ce qu'il y a de sacré dans l'esprit

* En français dans le texte.

de l'homme, mais pour son petit amour-propre ! Pourtant cet ouvrage est d'importance, c'est l'expression de convictions extrêmes. Il en découle que : 1. l'être humain qui éprouve profondément, qui brûle de la soif d'agir, est voué à l'inaction, l'être intègre est donc synonyme d'être stérile ; 2. la femme est l'unique objectif de la vie de l'homme et *vice versa,* et, au-delà de cet objectif, il ne reste à l'un comme à l'autre qu'à mourir *en souffrant dans le silence et la dignité,* comme l'a dit un poète de cette tendance ; 3. personne n'est responsable de rien, tout dépend de conditions préexistantes qui égarent l'être humain, à tel point qu'il ne peut s'en débarrasser, « puisque l'habitude est une chaîne aux pieds de l'homme ». En un mot, l'homme est esclave, et il n'y a pour lui aucune issue à cet esclavage. C'est ce que tend à démontrer toute la littérature contemporaine, c'est ce qui est exprimé sans détours dans *A qui la faute ?*. Quel fait étrange, étrange au plus haut point que la parution simultanée de ces deux ouvrages si opposés par leur ton comme par leur orientation ! Tant le ton direct que le contenu de votre avant-propos devaient surprendre dans une vie, une société et une littérature en pleine dissolution. Si je me souviens bien, la préface à la deuxième édition des *Ames mortes* avait provoqué la même stupéfaction. Et de fait, comment ne pas s'étonner ? Un artiste accorde une importance sociale à son œuvre, il n'est pas loin d'appeler tout un chacun à le conseiller, à participer à son œuvre... Mais comment cela ? Que signifie ? s'étonnait naïvement la *littérature russe,* sans se douter, la pauvre, que cet étonnement révélait un mépris cynique pour elle-même, une négation en soi de toute signification sociale sérieuse. Elle a peut-être raison en ce qui la concerne. Elle avait tort en revanche de tenir pour son maître et son représentant un poète qui, déjà dans les scènes de la *Sortie d'un théâtre,* avait clairement indiqué comment il envisageait son action, à quel point il tenait à ce que les semences qu'il répandait portent leurs fruits dans le peuple. Mais qu'importent les fruits à cette littérature (à cet eunuque, ou, pire encore, à cette dépravée) ? Pour certains, comme Boulgarine, la littérature est une vache à lait ou un lupanar ; pour les autres, c'est une douce illusion ou un onanisme intellectuel. On a perdu foi en le poète, prophète et annonciateur de vérité. D'autre part, on a admis que même si un prophète doit faire son apparition, ce sera immanquablement pour prononcer des paroles de haine et de dissension. La raison pour laquelle on a voulu tourner en ridicule votre déclaration si sincère est évidente. On l'a dit il y a bien longtemps déjà :

Es liebt die Welt, das Strahlende zu schwärzen
Und das Erhabne in den Staub zu ziehen. [2]

de même qu'on a dit déjà toutes les vérités. Mais le malheur est que, faute d'énergie et de moyens pour lutter contre le mensonge, on a cru intelligent de combattre la vérité.

Une question encore : aviez-vous le droit, en tant qu'homme, d'étaler aux yeux des autres hommes les secrets les plus précieux et les plus intimes de votre âme ? Cette question révèle à nouveau le dédain cynique de l'homme contemporain pour le sens supérieur de sa propre vie. Il est frappant de constater que bien des gens ont déduit un tel manque de respect pour la tâche suprême de l'existence précisément de vos propos, en les interprétant mal. Grand artiste comme vous l'êtes, vous avez pénétré profondément la nature des bas-fonds humains, du tragique abandon par l'homme de l'image divine, et vous avez le premier attiré l'attention générale sur l'insignifiante existence des Akaki Akakievitch [3]. Mais premièrement vous saviez où vous arrêter dans cette analyse sans fond de la personnalité ; ensuite, vous avez indiqué le danger qu'il y a à reproduire servilement la réalité dans votre *Portrait*, fantastique et si clair à la fois. Avez-vous lu *Le Double* du talentueux Dostoïevski ? Vous avez là l'incarnation dans la réalité du canevas fantastique du *Portrait.* La lecture de cette œuvre vous pèse sur le cœur, mais sans la vision du sublime qu'apporte celle du *Manteau.* Lorsqu'on se plonge dans cet ouvrage prodigieux, on s'anéantit, on s'embourbe, on se fond avec son héros dans sa nullité infinie, on souffre d'être homme, et c'est comme si l'on était convaincu que l'être humain ne saurait être autre. De quelle faute s'agit-il donc là, de quelle responsabilité et de quel jugement sur soi-même ? Il a vécu tel un vermisseau, tel un vermisseau il est mort, et la question est réglée : *une fois mort, on est bien mort* *. Mais vous avez eu le courage de dire : « Mon âme se meurt d'effroi au seul pressentiment de la majesté de l'au-delà et des sublimes créatures de Dieu, devant lesquelles toute la grandeur de celles de Ses œuvres qui nous sont perceptibles ici-bas et qui nous étonnent n'est que poussière. Ma carcasse tout entière frémit quand je songe à la croissance démesurée des fruits dont nous avons semé les graines au cours de l'existence, sans saisir ni prévoir quels monstres terrifiants pourraient en sortir. » Encore un peu et le vieux Swedenborg se serait relevé et aurait entrepris d'évoquer en toute simplicité les merveilles du royaume de Dieu à monsieur Goliadkine.

---

* En français dans le texte.

[1] Roman d'Alexandre Herzen.

[2] « Le monde se plaît à noircir ce qui est rayonnant,
Et à traîner dans la poussière ce qui est noble. »
Ces vers sont empruntés au poème de Schiller, *Das Mädchen von Orleans.*

[3] Akaki Akakievitch — héros du *Manteau* de Gogol (1842), dont l'effet sera considérable sur tout un courant de la littérature russe des années 1840, préoccupé du sort de l'« homme gris » des villes, des « humiliés et des offensés ». « Nous sommes tous sortis du *Manteau* de Gogol », reconnaîtra Dostoïevski.

Moscou, novembre - décembre 1848

Je laisse maintenant votre personne, votre avant-propos et votre testament, étroitement liés du reste au contenu de votre livre, pour en venir à celui-ci. Mais, avant toute chose, une réponse à votre lettre [1]. N'attendez pas de moi une attitude ferme et cohérente, elle est en ce moment au-dessus de mes forces. Cette carence est l'une des raisons qui m'ont fait renoncer pour l'instant, et peut-être pour toujours, à toute activité littéraire, et une telle faiblesse est sans aucun doute liée à mon état intérieur. Peut-être votre livre a-t-il agi aussi intensément sur moi parce que je souffre d'un mal qu'il met tout particulièrement en cause, celui de la dissolution, conséquence d'un abus précoce des plaisirs de l'existence. De là la conscience d'un idéal nécessaire, de là aussi la conscience de ma propre impuissance à me conformer à un idéal, l'état d'âme le plus désolant qui puisse être, le plus funeste pour la foi, la raison et le cœur.

La première question que vous avez soulevée est celle de l'importance de la femme. On vous a reproché, je m'en souviens, de n'en avoir rien dit de positif dans cette lettre pourtant éminemment poétique, de l'avis général. Cela n'est pas vrai : vous ne pouviez ni ne deviez en dire plus. Vous avez élevé cette question à son principe suprême, vous avez rendu à la beauté son mystère et son sens divin, et c'est bien assez ! De plus, vous avez indiqué les moyens dont dispose la femme. Il me semble seulement que vous avez oublié l'aspect négatif du problème.

La littérature contemporaine tout entière n'est rien d'autre, pour s'exprimer dans ses propres termes, qu'une protestation en faveur de la femme et en faveur des pauvres ; en un mot, en faveur des faibles. Vous n'êtes pas un fanatique, nombre de vos lettres le prouvent ; vous n'êtes ni myope ni borné, vous ne pouvez donc fermer les yeux et ne pas voir que dans le principe même de leur protestation, la pensée et la littérature contemporaines ont raison. C'est dans le choix des moyens qu'ils se trompent, et ils ne peuvent pas ne pas se tromper. Je crois que tout grand événement ici-bas comporte deux faces : l'œuvre de Dieu et celle de l'homme. Il en va exactement de même dans cette question de mieux en mieux mise en lumière. Je suppose que vous ne comptez pas parmi les censeurs de Sand et que vous

n'irez pas la qualifier de chienne ou d'autres aimables vocables dont nos champions de l'ordre patriarcal se montrent si généreux. Que veut donc Sand, pour autant qu'un écrivain qui porte réellement en lui les souffrances, les passions et les aspirations de son époque puisse véritablement vouloir quelque chose de précis ? Certainement pas ce que souhaiteraient pour la femme les fouriéristes, soit quatre époux légitimes et la faculté de satisfaire vingt fois par jour leurs désirs charnels. Prenez les plus jeunes d'entre ses héroïnes : vous n'y trouverez rien qui ne procède de cette triste vérité que les rapports les plus sacrés entre l'homme et la femme sont souillés par l'égoïsme humain, que, le plus souvent, l'enseigne sacrée du mariage abrite les relations les plus odieuses et les plus impies, et qu'enfin on ne peut juger trop sévèrement la violation de tels rapports. Partout affleure en revanche l'idée d'une union conjugale vraie et sacrée, l'idée de l'importance de la femme, auxiliaire et compagne du mari dans toute entreprise grande et noble : voici Ralph et Indiana, deux âmes qui ont compris enfin leur inclination et conclu une union indissoluble face à la nature vierge ; voici Fiamma, telle qu'elle apparaît à Simon, initiatrice au bien et au sublime ; voici Iselta qui élève à elle Pierre Huguenin ; voici enfin Consuelo gravissant main dans la main avec Albert Trismégiste un chemin difficile. Où que l'on regarde, la femme est ce qu'elle doit être dans le royaume du Christ : un élément d'apaisement partout essentiel. Et le mariage est toujours chose sacrée. Vous ne nierez pas non plus que la vie familiale, et la nôtre en Russie tout particulièrement, est on ne peut plus éloignée de l'idéal du Christ. Ce n'est pas à moi de le démontrer au créateur de la mère du « Fragment » [2], qui a représenté la vie familiale de Manilov et de Sobakievitch, qui a mis dans la bouche de Tchitchikov d'amères réflexions lors de sa rencontre avec la femme blonde [3]. Hélas, la plupart chez nous ne sont que des bonnes femmes. Quant aux autres, ce sont presque toutes des Cruciferskaïa [4]. A qui la faute ? A personne vraiment ? Regardez bien de quelle façon on produit des bonnes femmes, comment on forme des Lioubov Alexandrovna. Savez-vous, dans votre lettre sur « Ce que peut être une femme pour son mari dans la vie domestique », vous avez failli donner des conseils superflus. On éduque nos femmes des couches moyennes et inférieures quasi exclusivement en vue du ménage, on les occupe aux tâches domestiques au détriment de tous les côtés humains ; leur horizon est trop étroit, leur idée du foyer est trop bornée ou trop fruste. En écrivant votre lettre, vous aviez, semble-t-il, en vue la femme du monde, c'est-à-dire atteinte à un degré ou à un autre de dissolution. Certes, les remèdes que vous avez prescrits dans ce cas sont souverains, mais n'est-ce pas pratiquement le contraire qu'il nous faut conseiller à nos femmes des couches moyennes ? Cela vous semblera peut-être paradoxal, mais je vous prie de considérer votre principe essentiel, celui, éternel, de la concentration en soi, du recueillement. Se recueillir signifie connaître Dieu ; connaître

Dieu signifie se détourner des créatures viles, de tout mal ; se détourner de tout mal ne signifie pas vivre en ascète, mais bien reconnaître le mal comme tel, l'élever à la source de la Lumière et en user à sa Gloire, bref, vivre sur la terre sans oublier que, selon la parole de l'apôtre, *notre vie est dans les cieux,* que tout est possible, que tout est permis, mais que tout doit être à la mesure de l'image du Christ. Et nos femmes sont par trop semblables à Marthe *qui s'inquiète et s'agite pour bien des choses.* Il y a en elles trop peu d'enthousiasme pour ce qui est humain et grand : les meilleures d'entre elles croient avoir tout fait en menant à bien leurs tâches domestiques, en accomplissant leur mission de ménagère diligente. Hélas, c'est bien loin d'être tout selon l'idéal du mariage en Christ ; il ne suffit pas du tout d'être honnête homme pour être chrétien, il ne suffit pas d'être honnête femme pour être épouse et mère de chrétien. Celui dont nous confessons la foi a jeté un regard empreint de douceur sur la femme adultère, car elle avait beaucoup aimé, il a en revanche adressé de sévères reproches à Marthe la ménagère. Considérez l'éducation de nos femmes des couches moyenne et inférieure : à quelques nuances près, elle est orientée uniformément vers l'étouffement de toute foi en la vie et en ses biens supérieurs. Elle enferme la pauvre fille dans le cercle étriqué des préoccupations domestiques, sans issue aucune pour son esprit hors de cette sphère morose, puisque toute issue est assimilée à un danger et qu'elle n'a pas appris à braver le danger au nom de la vérité, pas plus qu'elle ne croit à une telle possibilité. Et c'est ainsi que l'on fait progressivement de cette fille une tendre Manilova ou une madame Sobakievitch, bref, une bonne femme. Elle est fidèle à son mari, elle tient le compte des recettes et des dépenses. Mieux vaudrait encore qu'elle fût infidèle et qu'elle ne tînt pas les comptes. C'est encore plus navrant lorsqu'elle est d'une nature généreuse et qu'elle ne s'est pas laissée soumettre : la voilà malheureuse, une Cruciferskaïa. Hélas, les causes de son mal sont terriblement banales. Nos George-Sandistes et nos Cruciferskaïa font mentir Sand et ne méritent décidément pas l'intérêt que leur porte la littérature contemporaine. Leur défiance envers tout ce qui est grand et noble est la même que celle des bonnes femmes ; sauf que divers messieurs leur expliquent qu'il n'y a pas de vie sans amour « long et tendre, sans angoisse profonde et sans passion délirante », et voici qu'elles se mettent à aimer et à souffrir, du reste généralement sans grands frais : n'attendez d'elles ni sacrifice ni abnégation. En plus, on est frappé chez elles par la négation à la fois naïve et choquante de toute religiosité. Leurs idées et celles des messieurs qui leur inculquent ces grandes vérités sont dignes d'une analyse attentive. Le défunt Pouchkine avait déjà relevé l'idéal de la femme contemporaine, « comète dans la sphère des astres recensés », mais personne ne l'a idéalisée autant que Lermontov. C'était fort bien jadis, on a maintenant pardessus la tête de tout cela. Seuls le vrai et le beau ne vieillissent pas,

les idéaux de Schiller et de Sand, les figures éternellement radieuses d'Ophélie, de Desdémone, de Miranda, de Mignonne, de Gretchen et d'Annunciata ne passeront jamais.

Au revoir ! Pardonnez-moi mes digressions et n'oubliez pas, grand artiste, que je ne suis que votre disciple et votre admirateur fervent.

---

[1] Cette lettre de Gogol n'a pas été conservée.

[2] Il s'agit de Marie Alexandrovna, personnage d'un « Fragment » théâtral de Gogol (« Scènes de la vie mondaine ») publié en 1843.

[3] Personnages et situations des *Ames mortes*.

[4] Allusion à Lioubov Alexandrovna Cruciferskaïa (ou : Kroutsiferskaïa), héroïne du roman de Herzen *A qui la faute ?*

(Traduit du russe par A. Baudin.)